



Section Plongée Sous-marine  
20-22 avenue des Pebrons  
13008 Marseille

# LEMORSE

**Numéro 252 – Février 2022**



Marseille-Sports Loisirs  
Culture  
Siège Social  
10 rue Girardin  
13007 Marseille  
[www.mslc.fr](http://www.mslc.fr)

## ***Voilier GAARA\_ Récit de Guy Marquis ancien Morse des Caraïbes***

Martine Malegue

### **Récit des Caraïbes**

Du bout de mon monde par l'ouest je viens humblement souhaiter en vague déferlante à l'ensemble des morses d'ancienne et nouvelle génération, aux "pêcheurs" et aux "reproducteurs" sans oublier -au fond- les non moins passionnés, simples témoins "espincheurs" des paysages sous-marin, vous souhaiter dis-je une bien méritée, bonne, libre, donc excellente année de plongée, soyons généreux, point de "varices" en ce domaine. Souhaitons nous nous même ce que nous voulons voir advenir et Neptune y pourvoira. Vielle formule qui a fait ses preuves quoi qu'on en dise.

Mis au ban des eaux claires et profondes de la large mer à profusion de richesses aquatique, ma famille Honduro-Franco-Guatemaltèque va s'élargir d'une petite "Violette" en ce mois de mars de la procréation. Du fond de notre beau voilier piaffant d'impatience je forme mes vœux de reprendre la mer, avant qu'elle ne me prenne, avec mes 70 printemps révolus. Témoin le compresseur Bauer acheté d'occase et prétendant à sa place au pied du mât.



Bobos de la vie aidant il serait bien temps d'en finir avec un procès pour mauvaises soudures

sur mon flanc tribord malmené par une "rasade" de corail en sortant du Guatemala ce fameux 8 avril.... 2015 pour le Panama direction le pacifique.

Alors que je "flirtais" seulement avec mes 64 printemps, déjà la fatigue m'a joué un tour à même le cockpit en cette fin de journée de navigation animée contre vent et courant, la vie est coquine vous dis-je ! Le retour au bercail ne se fera qu'après trois semaines assigné à résidence à l'encre dans ce paradis des Sapodilles béliziennes et que mon assurance eu "graissé" les autorités du Belize de 85000 dollars us pour les dégât au corail de la deuxième barrière du monde dont 15000 pour le remorqueur de haute mer qui m'a sorti de là. Pour la petite histoire le tarif est affiché entre 5000 et 25000 US dollars.... Le MÈTRE CARRÉ, avis aux amateurs! La manne d'argent due aux très fréquents heurts au corail dans cet immense barrière fréquentée par de nombreux bateaux de tous types sert - je veux bien le croire pour partie - à un "observatoire-conservatoire armé de quelques "lanchas" et d'une équipe technique assignée à cette tâche. Deux bâtiment de bonne apparence constituent une université d'été qui accueille des groupes d'étudiant autour de ce sujet formés par ces même personnes qui occupent cette Île au bord de laquelle je me suis retrouvé à l'encre avec deux pinoches dans le ventre à cause du loc ce malheureux bout de plastique enfoncé par un corail plus récalcitrant qu'un autre.

Je partageais vivres et vinasse abondantes, avec une famille de pêcheurs originaires de Punta Gorda située plus à l'ouest sur la côte, supposés représenter les autorités portuaires du Belize sur cette "Ile phare" de quelques centaines de brasses carrées du sud-est du grand atoll des Sapodilles au sud de la barrière de corail de ce même Belize. Vous allez rire, elle se nomme "Hunting Caye", à vos cartes. Bon, la représentante de l'immigration pris acte de notre présence forcée mon voilier et moi dans ces parages. Seul moyen de liaison, un téléphone satellitaire payant pour tous les occupants du carré de terre et nécessitant une carte prépayée... Génial! Tout ce beau monde en tenue adaptée à la situation c'est à dire quasi à poil et pieds nus. Officiels compris car tous sont "officiels". Ambiance bon enfant vendue avec l'aventure!

Au menu soit poisson ramené de ses tournées de pêche journalières soit quelque pot de charcuterie et arrosé du vin rouge et de rhum stocké depuis la Martinique dans les sombres mais heureux fonds de la coque. Nous lapidions ainsi une grande partie de ce qui constituait mes réserves de navigation de six mois étant seul à bord pour ce départ vers le Pacifique. Lui revendais à chaque aller-retour à son village le produit de sa pêche comme complément de son maigre salaire de fonctionnaire. Somme toute pas si malheureux le fonctionnaire non ?



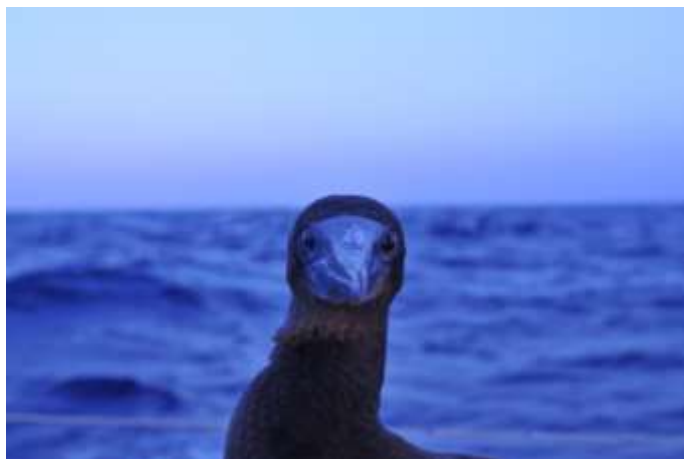
Vie sympathique aux côté de "gens du cru" Jusqu'à ce que le représentant responsable de l'environnement en charge des incidents et du budget de ceux-ci m'eut ordonné d'aller prendre repas chez les coast-guards eux même ayant reçu mandat et argent pour ce faire.

S'en suivi une édile avec cette bande de jeunes militaires jusqu'à leur prêter mon fusil de chasse sous-marine alors que nous étions sur une zone de réserve marine.... Ils m'accompagnèrent en terre à l'occasion de leur plein de carburant pour retirer quelques dollars Belize ayant demi valeur de leur voisins US et une fois à mon intention pour "faire de l'internet " sur une autre île paradis ou se tenait un club de plongée fort accueillant du reste. Il n'en reste pas moins qu'ils avaient reçu ordre de garder mon passeport par devers eux. Donc pas partir le Français, prisonnier, lui attendre que assurance payât. A partir de ce moment je quittais la sinistre cabane que le pêcheur fonctionnaire avait mis à ma disposition ou de vilaines bêtes elles aussi m'ont laissé des traces de staphylocoque doré pour m'établir à nouveau dans ma coquille.



J'en finissais d'éponger les fond et de sécher au soleil ce que je pouvais sans avoir de quoi rincer à l'eau claire, le seul puits alimentant en eau légèrement saumâtre la collectivité entière étant réservé à leur usage. Je retournais les deux pinoches enfilées à la hâte par l'intérieur le jour du crash.

Puis je déstockais une bouteille de citron concentré et artificiel semble-t-il au goût "beurc" qui de bonne aubaine me permit de sauver quelques causses et extrémité de câbles afin d'en refaire les jonctions opérationnelles de ce qu'il restait d'exploitable du circuit ayant flashé lors de "la mise en eau". L'outillage lui-même sauvé de la rouille par de vigoureuses caresses à la brosse métallique... rouillée et moult WD40. Le bateau dériveur lesté ayant ricoché sur le corail je ne puis l'en sortir sinon qu'avec l'aide du remorqueur qui ne vint que deux jours après afin de s'assurer que quelqu'un paiera. Temps pendant lequel les dégâts ce sont produit, le bateau ayant tosse quasiment deux jours offert au ressac. Sans cela rien n'aurait entamé la solide coque de ce destrier des mers que ce JNF38 en forme et en aluminium s'il avait été retiré le lendemain. La seule entrée d'eau est due au loch qui n'a pas été de cet avis, il s'est lâchement retiré du combat.



Voilà mon passeport m'est rendu, l'assurance a payé, nous ne sommes plus redevable de vous me disent mes hôtes. Quinze jours de prison paradisiaque ce sont écoulés. Il n'y a pas

de vent régulier et je suis sans moteur. J'avais bien envisagé, un jour de flottage entre l'assurance et les autorités, de dégager par le nord en faisant un détour dangereux de nuit à la voile au risque de me faire reprendre de l'autre côté de la barrière mais cette fois-ci étant officiellement un navigateur lambda et libre je ne comptais plus prendre ce risque. Je résolu d'attendre les vents favorable lesquels ne vinrent pas saison oblige, marais barométrique! Las et tout de même pressé d'entrer en réparation, au bout d'une semaine, je tentais une ultime action. Après avoir reconnecté le démarreur tout en n'ayant que peu d'espoir que celui-ci complètement blanchi par l'arc de court-circuit lors de l'entrée d'eau fonctionnât j'eus l'agréable surprise sinon le soulagement d'un "vroum vroum" de moteur Perkins. Aya que maravilla ! Je crois que personne n'eut pu voir mon sourire masqué tout attentif à ce que perdure cette situation. Soulagé hurlant intérieurement de joie je programmais mon futur passage de la barre d'entrée au Rio Dulce.

Je m'en fut le jour suivant non sans avoir auparavant reconnu avec mon dinghy le passage le plus court mais suffisamment sécurisé entre les récifs jouant de la sonde à main, bout muni de graduation et d'un plomb à son extrémité. A ma joie de retrouver la liberté, au son de mon vieux compagnon je finis par me retrouver devant les autorités d'entrée au Guatemala. La distance en ligne droite cette fois ci n'étant pas la même que lors de ma montée au vent je parcourrais à grandes enjambées nautiques ce qui me séparait de mon piteux retour aux sources. Au diable le vent !

Ici recommencèrent les tracasseries administratives car j'avais opéré un sortie définitive qui me valait de ne pas revenir avant trois mois passés à l'étranger avec mon bateau. Les joies du voyage et des lois stupides de conservation des pays douane et argent oblige. Malgré tout contrains par le "code maritime international" de respecter cette "fortune de mer" et de m'accueillir, ce fut le cas mais après deux jours de tergiversations tout de même. Qu'est-ce qu'ils sont paperassiers.

Et bien ce n'est pas tout ça, mais la vie coquine vous attend au coin des mers...Et voilà qu'il fonde famille, ici, là, perdu en Amérique centrale et à votre âge, vous n'y pensez pas monseigneur !



Que diantre mamie je vous épouserai et n'en point démordrai dit-il. Et hop deux anges de 19 et 22 ans à ce jour. Cinq ans de vie commune et pas d'ombre au tableau, ça va même jusqu'à se payer le luxe d'études universitaire ces petits garnements. Content le nouveau papa et pas peu fier. Vive la vie !

Loupé donc pour le pacifique, mais partie remise si toutefois les îles de cet immense océan



redeviennent accueillantes au regard de toute cette pantomime "covidofinansociogéopolitique".

Guy & et Zonia Marquis, oups, plus Fany et Zoneyda...bien sûr !

## **Compresseur et treuil**

Martine Malegue

Afin d'assurer à nos adhérents le confort et la sécurité qu'ils méritent, quelques bénévoles ont sacrifié deux jours de leur paisible retraite à installer le nouveau compresseur de 300 Bars et le treuil éclectique qui servira à remonter le Toine.

Merci à eux.



Compresseur livré et installé



Un treuil en place qui va bien faciliter la remontée du bateau



# La descente du TOINE

Jean-Claude Eugene

Suite à la formation de nos adhérents sur la station de gonflage, une nouvelle aventure allait commencer.



La descente du "Toine" avec le treuil électrique posé la semaine précédente par Pierre, Jean

Pierre, François, etc...



L'affaire qui semblait simple se complique car le glacis est envahi par un tapis de 30 cm d'algues. Luc, Patrick, Martine et Gisèle vont donc les enlever au râteau, pelle et mains, pour permettre le passage de la roue Jockey et de la remorque.

## ***Station de gonflage et formation***

Martine Malegue

Samedi 26 février Jean-Pierre Barrat nous formait sur l'utilisation des compresseurs, un cours très clair et très instructif où l'on a appris à mettre en route en toute sécurité les compresseurs, gonfler correctement les blocs, remplir les tampons, éteindre les compresseurs, fermer les tampons et la rampe de gonflage.

Dorénavant le gonflage des blocs ne sera plus la corvée d'une seule personne, mais ceux qui ont été formés pourront s'en acquitter, ce qui ne veut pas dire que chacun gonflera uniquement son propre bloc.

Merci Jean Pierre.

La prochaine formation aura lieu le prochain samedi.

## ***Première utilisation du treuil***

Martine Malegue

Samedi 26 février, à 8h de nombreux Morses étaient présents pour une formation compresseur et gonflage de blocs chapotée par Jean Pierre BARRAT. Merci Jean Pierre, les explications étaient simples, claires et très complètes.

Après cette formation, les plongeurs inconditionnels se sont préparés pour une plongée sur l'Impérial de terre, avec le Toine.

Grâce à nos bénévoles retraités qui nous ont fait la surprise de nous installer un treuil à poste, la mise à l'eau et la remontée du bateau après la plongée fût d'une facilité impressionnante.

Un vrai bonheur ! Plus d'effort après la plongée !

Quelques images de la plongée



Un grand merci à ces bénévoles.



## **Surprise au Club**

Martine Malegue

**1ère surprise**, Ce samedi matin où je retrouve les copains et les copines pour une formation compresseur, je découvre le nouveau compresseur dans un local très propre et bien agencé et plein de volontaires venus apprendre à gonfler tampons et bouteilles (corvée que l'on pourra partager).

**2ème surprise**, grâce à un super coffre (fabriqué par les Bragards) abritant le treuil électrique, la mise à l'eau et la remontée du Toine se fait en un clin d'œil sans forcer. Venez les filles !

Un énorme merci à tous ceux qui ont travaillé à ces chantiers et nous permettent de plonger sereinement.



## **Les Morses en formation module complémentaire H1 (Handicapés Mentaux)**

Martine Malegue

Dimanche 27 février 4 Morses, Gisèle, Laurence, Laurent et moi, partions ensemble vers l'Isle sur la Sorgue pour la formation module complémentaire H1 (Handicapés mentaux).

"L'union fait la force", nous étions contents d'être ensemble pour cette journée, avec un petit stress déguisé en fou rire.

Le matin de 8h30 à 12h, Jean Christophe Pinard et Jonathan l'infirmier psy, nous expliquaient comment aborder l'activité avec un PESH (Personne en situation d'Handicap).

Après un repas sympathique au restaurant "Le Paradis de Sorgue", nous nous sommes rendus à la piscine de l'Isle sur Sorgue, pour nous préparer à baptiser un groupe de 6 Handicapés,.

A 15h nous faisons connaissance avec nos 6 PESH accompagnés de leur éducatrice. Après les présentations, Jean Christophe nous assigne à chacun un PESH pour le baptiser. Individuellement et comme d'habitude nous faisons le briefing, puis on s'équipe et on s'immerge. Une action qui finalement s'est révélée très simple. Nos baptisés étaient volontaires et enthousiastes.

Après avoir rangé le matos et s'être douché, un goûter nous attendait avec nos nouveaux baptisés, au cours duquel nous leur avons remis un diplôme.



Voyez vous-même sur la photo, les beaux sourires affichés.

Puis ce fût le retour sur Marseille sans trop d'embouteillage et pour clôturer cette belle journée une halte chez nos amis Laurent et Marie autour d'un verre.

Une belle expérience ! Et prêts à recevoir dans notre club les handicapés moteurs légers et mentaux.



## **Suite du "ZE PESCADOR" \_ Chapitre 11**

Martine Malegue

### **Vol sur Inhambane ... (Raies mantas)**

« Alors tu ne travailles pas la semaine prochaine ? Tu ne veux pas monter dans le nord avec nous pour les vacances de Pâques ? Ricardo va passer quelques jours dans son cabanon, près de Vilankulos. C'est un endroit magnifique, juste sur la plage, les pieds dans le sable. »

Encore une de ces propositions de Zé à laquelle il était si difficile de résister. Moi qui n'avais jamais dépassé Maracuene, Zé me faisait rêver avec toutes ces lieux qui jalonnaient la route du nord : l'ancienne station balnéaire de Xaï-Xaï, les lagunes de Quissico, les palmeraies sans fin d'Inhambane et enfin l'archipel de Bazaruto ... C'était la promesse à chaque fois de petits coins de paradis, de plages désertes et de plongées dans des endroits que mon imagination rendait plus ensorcelant les uns que les autres. Malheureusement, même avec un directeur plutôt complaisant, mes jours de congés étaient comptés et leur nombre était déjà bien entamé après les vacances de fin d'année.

« Viens au moins jusqu'à Inhambane ! Tu verras Tofu, les plongées sur la plage de Jangamo sont magnifiques. L'endroit est désert, il faudra camper sur la plage. Il faut faire une heure de route sur des chemins de sable pour y arriver depuis la ville d'Inhambane, le lieu est incroyable. C'est la fin de la saison des requins baleine, mais il y a des Mantas toute l'année ou presque. Tu as déjà vu une raie Manta ? Tu pourras revenir en Chapa. »

Non Zé, je ne sais même pas ce qu'est une raie manta. J'ai bien vu quelques raies pastenagues en méditerranée et surtout ces gigantesques raies nids d'abeille à la punta Abril, grâce à toi. Enfin, c'est ainsi que mes pensées se bousculaient dans ma tête, même si je me gardais bien de dire non à Zé. Au contraire, je phosphorais à plein régime pour échafauder une solution et pouvoir me joindre à l'expédition d'Inhambane voir ces fameuses raies mantas.

Je me rappelais qu'un des nombreux amis de Luis avait une avionnette. Gonzalo était chirurgien, marié à une mozambicaine. Mais ce qui avait retenu mon attention lorsque je

l'avais rencontré pendant une de nos multiples soirées, c'était qu'il habitait le week-end à Maputo et prenait son poste à l'hôpital Inhambane, d'un coup d'aile, le lundi matin. Et il revenait tranquillement le vendredi après-midi passer samedi et dimanche en famille. Quelle manière élégante de prendre son poste !

La voilà donc la solution à mon problème : pourquoi donc ne pas monter avec Zé afin de profiter de quelques plongées magiques et des beautés difficiles d'accès de la plage de Jangamo, puis redescendre sur la capitale avec l'avionnette de Gonzalo ! Dommage pour Vilankulos, mais j'aurais quand même réussi à couper la poire en deux.

\*\*\*

Coincé à l'arrière du pick-up double cabine de Ricardo, me voilà traçant la route avec Zé et Ricardo sur l'asphalte de la route principal reliant la capital tout au Sud au Nord du Pays, en longeant la côte. En route vers l'inconnu.

« Tu sais, Inhambane, c'est la porte à côté. Il faut moins de six heures pour y arriver, même pas 500 kilomètres. Pour Pemba, il nous aurait fallu plusieurs jours ! Surtout en comptant avec la traversée du Zambèze. Avec le ferry, on ne sait jamais combien de temps il faut patienter. » m'expliquait Ricardo.

Le pays semblait gigantesque et vide alors que nous roulions à toute allure, sous un ciel parsemé de ces énormes nuages tout en hauteur caractéristiques des tropiques, sur de longues lignes droites de bitume qui se perdaient à l'horizon. Régulièrement, un panneau de limitation à 50 kilomètre-heure annonçait la traversée d'un village. Il s'agissait la plupart du temps de quelques cases en palmes de cocotiers, disséminées autour d'une maison en béton datant de l'époque colonial abritant un magasin-épicerie. Quelques mamans tentaient de vendre la production de leur jardin. La plupart des gens marchaient à pied le long de la route, et nous croisions parfois un vélo. Nous doublions sans peine quelques chapas ou des camions surchargés, qui assuraient le modeste trafic entre la capitale et les villages. J'avais l'impression que nous étions les rois de la route avec notre pick-up, survolant la campagne à toute allure vers notre destination lointaine et mystérieuse. C'était grisant.

Nous fîmes un stop au village de Palmeira le bien nommé. Un unique palmier que la route semblait avoir contourné avait donné son nom au lieu. C'était l'occasion de souffler et surtout de déguster un batido accompagné d'un pastel de nata, bien mérité après un lever aux aurores. Le batido est une spécialité mozambicaine sans doute héritée des années de guerre civile et de disette : il s'agit simplement de battre une cuillère de chicorée soluble avec un peu d'eau et de sucre jusqu'à obtenir une mousse. En ajoutant de l'eau chaude, cela donnait presque l'illusion de déguster un café crème, luxe inaccessible pendant les années de privations. Et le pastel de nata est une spécialité portugaise constituée d'une mini-tarte de pâte feuilletée garnie de crème pâtissière. A peine le temps de se lécher les doigts et nous étions repartis vers le nord.

En l'absence de trafic routier, les kilomètres étaient vite avalés, et sans stress particulier. Il suffisait de faire preuve de patience. Je comprenais mieux pourquoi Zé envisageait régulièrement de faire des centaines de kilomètres, voir des jours entiers de route pour se rendre à l'autre bout du pays.

Et soudain, sans raison apparente, au milieu de nulle part, Ricardo s'engouffre sur une piste de sable à peine visible et s'arrête après quelques mètres.

« Il faut dégonfler les pneus de moitié et bloquer les roues pour le 4x4. On est plus très loin, à peu près une demi-heure de sable avant d'arriver. »

C'était déjà l'aventure sur le goudron, mais là, à enjamber les dunes entre les palmiers et les anacardiés, puis au milieu d'une végétation de plus en plus clairsemée, nous arrivâmes enfin en vue de la mer.

L'apparition soudaine de l'océan au sommet de la dernière dune est toujours un instant spécial. C'est à la fois l'aboutissement du voyage, le début des vacances et surtout la promesse d'une aventure encore plus extraordinaire qu'elle est nimbée d'inconnu : Zé me l'avait promis, j'allais voir une raie manta.

« Rien à voir avec une raie pastenague ou nid d'abeille, elles sont bien plus grandes et elles nagent en pleine eau », tentait-il de m'expliquer !

Les tentes installées à l'abri du vent dans les dunes, la cuisine sur le feu de camp, perdus sous un ciel parsemé d'étoiles par une nuit sans lune et traversé par la voie lactée, nous savourions l'instant. Tout était prêt pour une mise à l'eau le lendemain sur la plage de Jangamo, à l'abri relatif de la pointe. Mais pour moi, aucune inquiétude : je n'étais pas le capitaine et je savais que Zé maîtrisait parfaitement la manœuvre de mise à l'eau depuis une plage battue par les vagues. Une seule pensée m'agitait : Ah ! vivement demain.

\*\*\*

A l'aube, le jour suivant, il n'y avait pas de quoi s'agiter : la mer était lisse, encore une mer miroir comme disent les portugais pour désigner un plan d'eau sans même une ride de vent. Le Pescador fut promptement libéré de sa remorque. Pour une fois, les sites de plongée étaient en face de la plage. Pas besoin comme à Maputo de longues heures de route pour s'extraire de la baie. Pas de houle et une mer transparente, nous étions au paradis des plongeurs.

Ricardo se sacrifia pour la sécurité surface. Quant à moi, j'étais déjà prêt ! Deux respirations dans le détendeur pour vérifier son bon fonctionnement et la bonne ouverture de la bouteille sur le manomètre, je piaffais presque d'impatience en attendant Zé. Enfin la bascule arrière et l'entrée dans l'autre monde, le monde sous-marin de l'Océan indien habité par ces multiples créatures toute plus chimériques les unes que les autres et que j'apprenais à connaître avec l'aide de mon ami Zé. Avec un peu de chance, aujourd'hui ce serait la raie manta.

De la chance, je compris plus tard, il n'en fallait pas vraiment ou alors plutôt avec la météo. Car la baie de Jangamo abrite une exceptionnelle station de nettoyage. Sur un fond de sable à trente mètres surgissent une collection de récifs coralliens de quelques mètres de haut dessinant un labyrinthe de petits canyons fréquentés en particulier par des bancs de lutjans jaune et surtout quantité de labres nettoyeurs. Naturellement, à la première plongée, je ne remarquais presque rien de toute cette vie.

J'étais immédiatement absorbé par la contemplation de non pas une raie manta, mais tout un ballet de ces géantes virevoltantes autour de nous, semblant s'amuser de nos bulles et nous approchant sans peur. J'étais fasciné par leur œil énigmatique prolongé par un appendice qui s'enroulait sur lui-même. Elles ne semblaient pas souffrir de gros rémoras collés par deux ou même trois sur le ventre immense. Je songeais que j'aurais bien moi-même profité du voyage.

Certaine passait si prêt que j'aurais pu les toucher en tendant la main. Zé s'amusait à nager juste au-dessus d'elle, un peu en arrière de la tête dans l'angle mort de leur vision, tout en me faisant le signe ok de la même et m'enjoignant à faire de même. Alors prenant mon inspiration et gonflant mes poumons, je m'envolais délicatement du récif pour me placer immédiatement au-dessus de l'une d'entre elle qui nageait lentement. Je remarquais



immédiatement en creux la trace d'une morsure gigantesque : la belle semblait avoir échappé de justesse à un requin vorace, non sans avoir abandonné une partie de sa chère. Mais elle ne paraissait pas en souffrir. Elle avait au niveau de la queue quelques minuscules labres bleus électriques qui trouvaient là matière à s'alimenter. La raie en tremblait de plaisir. Moi aussi, je l'avoue.

\*\*\*

Les nuits dans notre cocon de sable et les journées en mer à pêcher et plonger s'enchaînèrent trop rapidement. Entre mes nouvelles amies les mantas et même les requins baleine, ce petit bout de la côte au Sud d'Inhambane avait tout d'un écriin sauvage et inviolé, dont je chérissais déjà le souvenir. C'était déjà vendredi et mon vol de retour au bon soin de Gonzalo m'attendait. Le camp fut vite levé, et trainant le Pescador sur sa remorque, nous rendîmes la plage de Jangamo à sa virginité originelle.

J'étais moins enthousiaste qu'à l'aller même si je me consolais à l'idée de voler et survoler toutes les plages entre Inhambane et Maputo. La guerre civile avait fait trembler les populations, mais elle avait eu au moins un avantage : maintenir à l'abri de toute spéculation immobilière ces plages infinies qui semblaient s'enchaîner les unes après les autres tout le long du littoral. Cela ne durerait pas même si nous l'ignorions à l'époque, mais j'aurais eu moins eu l'occasion d'en profiter.

Inhambane déjà. Nous longeâmes la baie pour nous rendre à la petite villa avec jardin de Gonzalo, située au bord de la baie, en périphérie du centre. C'était une de ces modestes constructions sur un niveau avec un toit de tuiles rouge, si caractéristique des maisons coloniales. La ville était si paisible, presque endormie. Ricardo et Zé nous conduisirent à l'aérodrome tout proche, à peine plus qu'une piste pour petit avion à hélice laissée sous la surveillance d'une manche à air. Consciencieusement, Gonzalo passait en revue sa checklist d'avant décollage pendant que je finissais de me sangler sur le siège de devant à son côté. Il y avait quand même un peu de vent de travers et je n'étais pas tout à fait rassuré. Mais Gonzalo ne laissait transparaître aucune nervosité, aussi je me calmais et nous fûmes rapidement dans les airs. Un dernier salut à Zé et Ricardo et nous étions déjà à survoler la ville et la baie d'Inhambane.

« Gonzalo, tu crois que l'on pourrait survoler la côte ? J'aimerais voir les sites où l'on a plongé. Si cela se trouve, on verra peut-être des requins baleine et des mantas ? »

Gonzalo approuva sans hésiter. Il commença même à me raconter un de ses vols comme bénévoles pour une association de protection de la nature, vers Vilankulos et l'archipel de Bazaruto, pour recenser les dugongs. Je comprenais qu'il s'agissait de sorte de lamantin à queue en forme de croissant que les français appellent vache marine et les portugais poisson-bœuf !

« C'était extraordinaire, on a même vu des groupes entiers de plusieurs dizaines d'individus. Depuis les airs, on voit tout facilement, tu sais. »

Effectivement, nous aperçûmes immédiatement plusieurs requins baleines dès le départ, par transparence, sous la surface. Et des raies mantas. Pour que je puisse faire une meilleure observation, Gonzalo se mit à faire des huit juste au-dessus de l'eau en faisant pencher son engin de mon côté. Puis nous prîmes la route du Sud en rase motte en longeant le trait de côte.

Quel enchantement de voir le monde de cette manière. Parfois, des pêcheurs en équilibre sur des radeaux de quelques rondins à quelques centaines de mètres du rivage levaient la tête et nous saluaient. Rapidement toute trace de requins baleine ou de raies manta avait

disparu, comme si ces géants ne fréquentaient que les parages d’Inhambane. Je remarquai l’immense dune de sable juste au Sud de l’embouchure du Limpopo où nous avions campé une fois avec Esteban et Luis. Nous dépassâmes les lagunes de Quissico, de Bilène ... et puis je reconnus le promontoire rocheux duquel nous observions les tortues marines, et qui nous interdisait d’aller plus au Nord, lors de nos excursions en quatre-quatre sur la plage. Enfin c’était la fameuse lagoa Pati et déjà l’embouchure de la rivière Incomati et les îles de Xefina, la petite, la grande et celle du milieu.

Gonzalo posa son avion et le rangea dans son hangar, comme on range une voiture au garage. Le vol avait à peine duré moins de deux heures, mais que de sensations.